

**L'INTERTEXTUALITE DANS *BREVES DE SOLITUDE* DE SYLVIE  
GERMAIN. ENJEUX ETHIQUES ET PHILOSOPHIQUES**

Bouchaib Motaabbid<sup>1</sup>

Université Chouaib Doukkali/Laboratoire d'Etudes et de Recherches  
sur l'Interculturel (LERIC/URAC57)

**Résumé**

Les épidémies fournissent parfois le sujet d'une œuvre littéraire. C'est le cas, par exemple, de Sylvie Germain qui choisit de traiter du coronavirus dans *Brèves de solitude* (2021), l'un des premiers romans ayant abordé cet événement. Ce qui est remarquable dans cette œuvre, c'est surtout le fait de puiser fréquemment dans un ensemble de textes appartenant à différents genres artistiques (littérature, chanson, cinéma, arts plastiques, cinéma...) afin de communiquer une vision originale de cette pandémie.

On s'intéresse ici à étudier le recours à l'intertextualité (au sens large de cette notion) dans ce roman : quelles formes d'intertextualité sont-elles employées dans ce roman, quels enjeux éthiques sont-ils assignés à cet emploi, quels enjeux philosophiques y sont-ils attribués ?

Les réponses à ces questions amèneront à révéler d'une part l'appel au changement de notre regard sur nos semblables et sur la vie. C'est à cette condition, pense l'écrivain, que serait substituée à une vision négative de l'homme et du monde, une relecture positive où fraternité, joie, poésie, appréciation du présent et réhabilitation de la sensorialité et de la sensualité, seraient des valeurs essentielles. L'on montrera d'autre part qu'à travers l'intertextualité, la

---

<sup>1</sup> ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-8210-9226>; Email: [motaabbid22@hotmail.com](mailto:motaabbid22@hotmail.com)

romancière soutient que l'art permet non seulement de rendre la vie acceptable et belle, mais aussi de vaincre l'obscurité et l'angoisse engendrées par la pandémie.

**Mots clés :** coronavirus; Sylvie Germain ; intertextualité ; enjeux éthiques et philosophiques ; changement de regard.

### **Abstract**

Epidemics sometimes provide the subject of a literary work. It is the case, for example, of Sylvie Germain who chooses to treat the coronavirus in *Brèves de solitude* (2021), *opus* considered as one of the first novels having approached this event. What is remarkable in this work, is especially the fact of exploring frequently a set of texts belonging to different artistic genres (literature, song, cinema, plastic arts...) in order to communicate an original vision of this pandemic. We are interested here in studying the use of intertextuality (in the broad sense of this notion) in this novel: what forms of intertextuality are employed in this novel? What ethical issues are assigned to this use? What philosophical stakes are attributed to it? The answers to these questions will lead to reveal on the one hand the call to change our view of our fellow human beings and of life. It is on this condition, according to the writer, that would be substituted to a negative vision of the man and the world, a positive re-reading where fraternity, joy, poetry, appreciation of the present and rehabilitation of the sensoriality and the sensuality, would be essential values. It will also be shown that through intertextuality, the novelist maintains that art allows not only to make life acceptable and beautiful but also to overcome the darkness and anguish generated by the pandemic.

**Keywords:** coronavirus, Sylvie Germain, intertextuality, ethical and philosophical issues, change of perspective.

## Introduction

Il est des fois où la littérature ne reste pas insensible aux épidémies qui sévissent dans l'histoire de l'humanité. Tel est le cas du roman de Sylvie Germain qui nous occupe dans cet article dont le titre est *Brèves de solitude* (Germain, 2021) et où le coronavirus est l'un des thèmes traités. Paru l'année dernière, cet *opus* est l'un des premiers romans où cet événement est abordé.

Ce qui est remarquable dans cette œuvre, c'est surtout le recours fréquent à un ensemble de textes appartenant à différents genres artistiques (littérature, chanson, cinéma, arts plastiques, cinéma...) afin de communiquer une vision originale sur cette pandémie. De fait, ces intertextes semblent recéler plus que ne dit le texte lui-même. Aussi nous intéressons-nous à étudier le recours à l'intertextualité dans ce roman et les idées aussi bien éthiques que philosophiques qu'elle véhicule. Ainsi, après une présentation d'un résumé de ce roman et d'une définition de l'intertextualité et de ses formes, nous analyserons, à travers l'emploi de l'intertextualité, la dénonciation des maux dont souffrent les personnages ainsi que les valeurs suggérées en guise de remèdes. Outre ces enjeux éthiques, nous montrerons les enjeux philosophiques sous-jacents à ce roman.

### 1. Résumé du roman (Germain, 2021)

Au printemps, juste avant l'irruption du coronavirus, des personnages se croisent dans un jardin public à Paris. Chacun se préoccupe de ses propres soucis. Joséphine est une vieille veuve acariâtre. Guillaume, un apprenti écrivain quadragénaire à court d'inspiration et en manque de calme, éprouve du mal à s'adapter à son époque. Magali, convalescente d'un cancer, a soif du dehors, des autres, d'amusement et d'amour charnel. Elle compte reprendre son travail, son activité de natation et ses cours d'aïkido. Anaïs, étudiante en première année dans une faculté de sciences, opte pour une formation en parfumerie. Serge, dont la mère est

pensionnaire dans une maison de retraite, lui rend visite tous les deux à trois jours. Xavier, quinquagénaire, est obsédé par le souvenir du suicide de Corentin, un élève qu'il avait au lycée lorsqu'il enseignait les arts plastiques. Stella se charge de la compagnie d'une vieille dame qui s'appelle Mme Georges.

Ces personnages d'âge, de sexe, d'origine et de passé différents, se révèlent comme des êtres solitaires, qui s'ignorent les uns les autres. Leur regard est enfermé dans les cloisons instituées par la société : égoïsme, xénophobie, dénigrement, peur de l'autre, désagrégation des liens sociaux, mal vivre, anesthésie des sens à cause de l'aveuglement par le paraître et la trivialité.

Mais voilà que la pandémie du coronavirus se déclare et le confinement s'impose. Après trois jours d'enfermement, la vie se métamorphose. L'angoisse s'accroît et la fragilité des gens devient de plus en plus visible. Emir, le gamin aménageant un coin dans sa chambre pour jouer, ressent le manque de sa mère qui, selon les dires de son père, est partie vivre dans l'autre côté de la ville. Stella se souvient des affres de l'esclavage, de la prostitution et de la torture qu'elle avait endurées depuis que sa mère l'avait vendue. Anaïs perd l'amour de Maxime qui s'éprend pour sa colocataire. La mère de Serge meurt à cause de l'impossibilité de revoir son fils, du fait du coronavirus.

Toutefois, durant cet emprisonnement, on redécouvre des aspects positifs de la vie. On assiste ainsi à la renaissance des signes de bon voisinage et de générosité : Xavier enseigne aux enfants de ses voisins le dessin et l'anglais, Mme Georges ne traite plus Stella avec méfiance et consent à lui céder sa salle de bain. La réconciliation avec son corps et le monde ambiant se restitue, ainsi que la résurrection des sens et du regard. Bref, la valeur de la vie est redécouverte.

Mais c'est surtout grâce à l'art auquel nombre des personnages se sont réveillés que l'amour de la vie commence à vaincre la malédiction conjoncturelle. L'on s'occupe alors

d'enseigner le dessin, d'écrire des romans, de sensibiliser aux dangers qui guettent la nature. L'art se révèle ainsi une voie de salut contre la pandémie et l'attitude négative envers la vie et le monde.

## 2. L'intertextualité et ses formes

Notre objet dans le cadre de cet article étant l'étude de l'intertextualité et de son expression des enjeux éthiques et philosophiques du roman susmentionné, il importe tout d'abord de définir cette notion. Rappelons que celle-ci a évolué pendant plusieurs décennies. Par conséquent, elle avait été l'objet de plusieurs définitions. Sans entrer dans les détails des différences qui existent entre ces définitions, nous nous contentons ici d'en retenir une seule qui convient, nous semble-t-il, à notre propos: « Le concept d'intertextualité renvoie à la relation d'intégration et de transformation que tout texte entretient avec un ou plusieurs autres textes contemporains ou antérieurs constituant l'« intertexte » (Van Nuijs, 2022). L'avantage de cette définition est qu'elle est d'ordre général. En effet, elle met en évidence, d'une part, la relation d'intégration que le lecteur reconnaît entre un texte A et un texte B. L'un de ces textes où l'intertextualité est observée, qui est l'englobant, englobe des traces de l'autre (l'englobé) qui le précède forcément (même contemporain, il est censé avoir paru avant lui). D'autre part, cette définition fait état aussi de la transformation que le nouveau texte fait subir à l'ancien.

En réalité, les théoriciens qui se sont intéressés à l'intertextualité sont nombreux, depuis Julia Kristeva (Limat-Letellier, 1998). Cependant, l'étude qu'y a réservée Gérard Genette dans son ouvrage fondamental *Palimpsestes* (Genette, 1982) nous semble la plus importante. Ce théoricien distingue en général trois formes d'intertextualité, de la plus explicite à la moins explicite.

Sous sa forme la plus explicite et la plus littérale, c'est la pratique traditionnelle de la citation (avec guillemets, avec ou sans référence précise) ; sous une forme moins explicite et moins canonique, celle du plagiat (chez Lautréamont, par exemple), qui est un emprunt non déclaré, mais encore littéral ; sous forme encore moins explicite et moins littérale, celle de l'allusion, c'est-à-dire d'un énoncé dont la pleine intelligence suppose la perception d'un rapport entre lui et un autre auquel renvoie nécessairement telle ou telle de ses inflexions, autrement non recevable (Genette, 1982, p. 34).

Cependant, notre objectif dans cet article n'étant pas d'illustrer ces différentes formes à partir du roman en question, mais d'étudier leur rapport avec les enjeux susmentionnés, il convient de traiter ces formes de la même manière, à l'exception du plagiat qui ne nous intéresse point dans ce propos. Ces enjeux sont d'abord d'ordre éthique et consistent en un ensemble de valeurs que l'autrice met en avant, que ce soit au niveau du rapport de l'individu avec son corps, avec ses semblables ou avec son environnement.

### **3. Maux dénoncés et valeurs affirmées**

#### **3.1 Le rapport de l'individu à son corps**

Dans ce roman, Sylvie Germain saisit l'occasion de la pandémie qui sévit rapidement pour s'attaquer aux maux viscéraux qui rongent le corps social. Ainsi, si cette conjoncture marquée par le coronavirus a contraint les gens à se barricader chez eux, il n'en demeure pas moins que, selon l'autrice, cet embrigadement et la solitude qui pèsent sur les êtres humains constituent un mode de vie ayant une longue date et sont, de ce fait, pires que la pandémie. Les personnages présentés dans ce roman ont certes ceci de commun qu'ils sont fragiles, souffrant chacun de blessure(s) qu'il s'efforce parfois vainement de cacher. Mais ils portent des masques et souffrent de difficultés au niveau des rapports sociaux depuis longtemps, bien avant la survenue du virus, à en croire Sylvie Germain.

Outre ces maux dont souffre le corps social, il convient de noter une dénonciation de la dégradation de l'état physique de plusieurs personnages dans ce roman. Cette déchéance physique revêt ici plusieurs formes. En premier lieu, elle se caractérise par l'évocation de l'univers scatologique. L'accent est mis sur l'aspect fécal, qui se manifeste notamment dans l'intérêt porté par ces personnages à la sauvegarde du papier hygiénique. Cela dénote une obsession de se protéger du tout ce qui est sale, crotté, infecté :

Une inspiration lui est venue après les furieuses batailles autour du papier-toilette auxquelles se sont livrées certaines personnes saisies d'un syndrome de hamster hystérico-hygiéniste, à croire qu'elles envisageaient d'uriner avec une abondance digne des chutes du Niagara et de déféquer comme des pachydermes tout au long du confinement. Les choses étant rentrées dans l'ordre, il a fait provision de quelques paquets dans l'idée d'illustrer cette grande guerre du P.Q., qui, à défaut d'atteindre une gloire homérique, a battu un record honorable dans l'ordinaire compétition de la bêtise et de la mesquinerie (Germain, 2021, pp. 69-70)

Ces êtres humains sont ainsi atteints d'une phobie du scatologique. Mais l'effet de l'enfermement ne s'arrête pas là. En effet, ces personnages se voient ravalés à l'état bestial. L'assimilation aux créatures animales est récurrente dans ce roman. Ainsi en va-t-il de Guillaume, qui reconnaît lui-même la dégradation de sa vie à cause du confinement, la déchéance de l'espèce humaine à l'espèce animale où il se voit réduit :

Les passants qui l'aperçoivent le regardent avec un mélange d'étonnement et de méfiance, certains s'en amusent, d'autres s'écartent encore davantage ou pressent le pas. Il s'assoit sur un banc. Une petite fille qui court à bonne distance devant sa mère le remarque, pile net devant lui et elle lui demande : « T'es un chien, monsieur ? » Guillaume répond d'une voix assourdie par le cuir : « Je suis un monsieur chien (Germain, 2021, p. 90)

Si ce personnage accepte d'être assimilé à un chien, même en plaisantant, c'est surtout à cause de la métamorphose qu'a subie son corps lors du confinement. Et le cas de

dégradation de cet homme à l'état d'un animal n'est pas isolé. Anaïs, la jeune étudiante, souffre du même mal :

À présent qu'elle y est captive, ce n'est plus qu'un galetas, et même une taule où elle tourne en rond comme une bête de zoo irrésignée à son enfermement. Sa malchance est que Maxime suive des études différentes des siennes et qui l'obligent à habiter dans une autre ville. Il partage un appartement avec trois autres colocataires, ce qui lui pèse ; tous deux envisagent de s'installer ensemble à la prochaine rentrée. Mais pour le moment, chacun se trouve piégé dans son logement (Germain, 2021, p. 95).

Ces extraits montrent à quel point le rapport des personnages à leurs corps s'est transformé à cause de cette réclusion forcée. Transformation négative suite à laquelle remontent en surface l'impudeur, l'obscénité et l'obsession par l'érotisme. Là, on note un recours à l'intertextualité, à la citation de la poésie de Verlaine pour mettre en évidence cette déchéance :

Tiens, écoute ça : Fesses, trône adoré de l'impudeur, / Fesses, dont la blancheur divinise encore la rondeur, / Triomphe de la chair mieux que celui par le visage !... / Fesses, et leur ravin mignard d'ombre rose un peu sombre... Ah, pas mal ce dernier vers, non ? Et ceux-là, écoute un peu : Mon vit point, très gros, mais canaille / Depuis les couilles jusqu'au bout. / Dans la pinette et la minette / Tu tords ton cul d'une façon / Qui n'est pas d'une femme honnête [...] (Germain, 2021, p.120)

Cette référence explicite à Verlaine résume en fait cette situation dégradante qui résulte de l'enfermement des gens à cause de ce virus. Cette dégradation physique se perçoit aussi à travers cette allusion à l'un des romans d'Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, au titre assez révélateur de cette laideur que ressentaient plusieurs personnages de ce roman au niveau de leur corporéité : « une vraie mocheté, une pouillerie de peau de chagrin, ronchonne-t-elle » (Germain, 2021, p.7). Ici, c'est la vieille Joséphine qui ne cesse de se plaindre de voir de la



laideur partout où elle se trouve, y compris au niveau de son propre corps qui se métamorphose considérablement.

Si Sylvie Germain dénonce cette manière négative qu'affichent les personnages à l'égard de leurs corps, elle suggère, en contrepartie, plusieurs pistes salutaires. On oriente vers ces pistes essentiellement par le biais de la référence intertextuelle. La première piste ici est celle où l'on conseille de renouer avec les éléments de l'univers afin de récupérer le bonheur naturel perdu. De cette manière- là, le corps se retrouverait en contact direct avec la lumière du soleil, avec le clair de lune, avec les arbres, etc. C'est justement à cette réconciliation que nous invite le haïku final de Seifu-Jo:

Tout le monde dort

Rien entre

La lune et moi. (Bréham, 2012, p. 16)

La lune symbolise, dans ce contexte, la hauteur, la lumière, le cosmos et l'affranchissement. Comme si par ce contact direct avec la lune, le corps réalisait une montée vers les régions célestes, se libérait de cet enfermement qui le réduit à la saleté, à la bassesse et à l'état bestial. Le remède à ces maux qui atteignent le corps est recelé aussi dans ces vers de Philippe Jaccottet :

« Qu'est-ce que le regard ?

Un dard plus aigu que la langue

La course d'un excès à l'autre

Du plus profond au plus lointain

Du plus sombre au plus pur

Un rapace. » (Germain, 2021, p. 6)

Ainsi, le lecteur est éveillé à la puissance des potentialités de son regard et de ses sens. Ce poète fait de cette mine d'énergie une ressource susceptible de changer notre rapport à la vie, à l'univers, et bien entendu, à nos corps. Par la suggestion de ce changement, il souhaite donc nous avoir livré le secret de la chasse au bonheur.

Il apparaît donc qu'à travers la technique d'emprunt intertextuel, une dénonciation de la dégradation du rapport de l'individu à son corps est entreprise au fil de ce roman. On rejette que le corps devienne signe de saleté, de blessure, d'animalité et de scatologie, bref, de tout ce qui est laid et répugnant. En revanche, ce recours à l'intertextualité permet à l'auteur de suggérer au lecteur des remèdes susceptibles de dépasser ces maux. Ces remèdes résident dans la réconciliation avec l'univers par le biais de la conversion du regard et de la résurrection et des autres sens. C'est ainsi que notre corps retrouverait sa régénération, d'après Sylvie Germain. Telles sont les valeurs que véhicule ce texte par le recours à l'intertexte.

### **3.2 Le rapport de l'individu avec ses semblables**

Afin de donner plus de force à la dénonciation du rapport négatif qui règne, dans la société actuelle, entre l'être humain et ses semblables, le narrateur recourt à la référence aux tableaux de peinture. A ce sujet, il réfère à *L'indifférent*, un tableau d'Antoine Watteau (Germain, 2021, pp. 42-43). Cette référence est mise en rapport avec un second tableau, *Le Christ jaune* de Paul Gauguin. L'insertion de ces références se fait dans un contexte narratif assez révélateur.

La scène se passe dans un lycée où un élève vient de se suicider. De fait, ce lycéen est victime de l'indifférence et du dénigrement de son entourage. Le titre du tableau de Watteau est assez parlant quant au mal moderne qui règne de nos jours et empoisonne la vie

humaine et les relations sociales, à savoir l'indifférence. Une autre attitude négative s'ajoute à l'indifférence et au dénigrement : l'incompréhension et la fausse lecture. Le mort aimait à porter des vêtements chatoyants afin de s'émanciper, de se sentir libre, de trouver la joie de vivre et la lumière.

Aussi tente-t-il d'opérer un changement profond au tableau de Gauguin en substituant au Christ triste et crucifié, souffrant et agonisant, un Christ beau, joyeux, reposé, placé dans un endroit agréable et resplendissant de lumière. C'est dire la visée critique de la philosophie chrétienne teintée de pessimisme que véhicule Sylvie Germain ici par le truchement de l'intertextualité se référant au domaine de l'art pictural.

Certains personnages affichent aussi une conduite misanthropique. Joséphine fournit un exemple paradigmatique de cette attitude. Elle ne tolère guère que les gens de couleur la côtoient dans son entourage, bien qu'elle ne soit pas « entièrement » originaire de France.

Joséphine en voit de toutes origines, des nourrices, qu'elles accompagnent des marmots ou des vieux, mais elles sont presque toujours « de couleur », et ça l'énerve. Elle a la manie d'évaluer la couleur de peau des gens, et leurs traits, la texture de leurs cheveux, pour essayer de deviner d'où ils viennent. Plus le pays lui semble lointain, plus elle s'agace. Et le refrain « Z'ont rien à foutre ici, ceux-là, celles-là » lui monte aux lèvres dans un sifflement aigre. (Germain, 2021, p. 9)

Cette femme, peu encline à tolérer les émigrés et les gens qu'elle croise, privilégie toujours une pensée accusatrice. Afin de dénoncer ce comportement anti-altruiste, la romancière n'a pas trouvé mieux que de recourir à l'intertexte. Cette fois-ci, c'est le célèbre article écrit par Zola, « J'accuse... ! » dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Sachant que cet auteur avait écrit ce texte pour défendre Alfred Dreyfus, officier de confession juive, contre la fausse accusation dont il était sujet, nous comprenons l'enjeu assigné à cette référence. L'autrice cherche à accuser ce comportement accusateur d'autrui, tout comme Zola avait accusé la fausse

accusation de Dreyfus. Ce procédé intertextuel a ainsi deux caractéristiques. D'une part, il couvre cet énoncé d'une tonalité ironique dans la mesure où l'accusatrice se trouve accusée, c'est-à-dire qu'il y a un retournement de situation en défaveur de cette femme. D'autre part, le titre de cet article est si largement connu du lecteur que la dénonciation de cette posture anthropophobique peut acquérir par là même plus de force et de résonance dans l'esprit du lecteur.

Dans ce roman, Sylvie Germain s'attaque ainsi aux différents maux qui rongent la société moderne. Elle fait croire que ceux-ci sont pires que la pandémie du coronavirus qui s'apprête à se propager dans le monde. La vie humaine aux yeux de cette romancière souffre de plusieurs malédictions, qui datent de longtemps.

L'une de ces malédictions est l'emprisonnement social. Il est tel que chaque individu étouffe ses souffrances en lui-même. Ses semblables ne lui sont d'aucun secours du fait qu'ils le perçoivent à tort, le jugent négativement, le lisent mal, ou plutôt ne savent pas s'attacher à le lire comme il se doit. C'est un constat du tragique moderne qui s'abat sur la société où nous vivons. Ainsi, au lieu de se préoccuper outre mesure de l'enfermement occasionnel que dicte la pandémie, Sylvie Germain pointe son index sur le confinement social qui lui semble perpétuel et plus néfaste. Cette dénonciation du mal vivre moderne, la romancière se sert de l'intertexte afin de l'exprimer. En effet, elle choisit de citer Simone Weil en exergue au tout début de son texte :

Chaque être crie en silence pour être  
lu autrement. Qui peut se flatter qu'il lira  
juste ?  
Autrui. Percevoir chaque être humain  
(image de soi-même) comme une prison  
où habite un prisonnier, avec tout  
l'univers autour( Germain, 2021, p. 5).

Cette citation est tirée de l'ouvrage *La Pesanteur et la grâce* (Weil, 1988, pp.133-134). Simone Weil y déplore le rapport dominé par l'hostilité qui s'établit entre l'être humain et ses semblables. Ce rapport résulte, d'après elle, d'un emprisonnement dans l'égo, dans l'indifférence et dans l'ignorance. Elle rend ainsi l'homme responsable de son malheur existentiel. Le mal social est donc pire que l'épidémie, semble-t-elle vouloir affirmer.

En recourant à cette technique d'intertextualité qu'est la citation, cette romancière donne le ton au lecteur. Ce dernier comprend dès ce seuil du texte qu'il aura affaire à une vision moralisante. Au lieu du dénigrement de son semblable, de lui éprouver des sentiments négatifs (racisme, misanthropie, animosité, indifférence, accusation...), il faudrait changer d'attitude, savoir lire autrui comme un frère, un autre soi-même. Cette relecture d'autrui est un premier pas vers la relecture du monde et des choses.

### **3.3 Le rapport au monde et aux choses**

Il convient de remarquer que la vision que portent la plupart des personnages sur le monde alentour est teintée de pessimisme et de noirceur. Les paysages ne leur semblent plus aussi beaux qu'ils l'étaient naguère, la faune et la flore sont dégradés, tout semble donner une image de catastrophe. C'est cette image que véhicule avec force cette référence à *l'Apocalypse* de Jean, livre que Guillaume se plaît à lire et à interpréter par ce temps de crise :

Il sort de sa sacoche un stylo et une pochette en carton toilé dont il extrait une édition de poche de l'Apocalypse de Jean et un carnet. Dès qu'il peut profiter d'un moment de solitude il grappille des phrases dans le livre puis il note les pensées qui lui viennent dans la foulée de sa lecture. Son carnet est un défouloir, il y interprète et remanie à sa guise le texte d'origine, en bouscule l'ordre. (Germain, 2021, p. 16)

C'est une manière négative d'envisager le monde environnant, qui n'est sensible qu'aux calamités qui y sévissent : pollution, « voracité immobilière », cancer, coronavirus, etc.

A l'encontre de cette vision pessimiste, l'auteurice de *Brèves de solitude* appelle à changer de regard envers le monde qui nous entoure. De cette manière, pense-t-elle, la laideur s'embellirait et la noirceur se transformerait en lumière resplendissante.

Cet appel au changement de regard est exprimé par les références intertextuelles. Tout d'abord, en substituant à la nature triste et pessimiste du tableau de Watteau — *L'Indifférent* — des collines, des arbres hauts en couleurs et éclatants de lumière, on veut orienter le lecteur du roman vers une interprétation euphorique de cet univers peint en changeant de regard. C'est cette intention que confirme par ailleurs la remarque formulée en guise de commentaire : « Le sens de la couleur sauvait le travail » (Germain, 2021, p. 43)

Mais cet appel au regard convertissant ne se limite pas au paratexte pictural. En réalité, il s'opère aussi par la référence à ce récit merveilleux qu'est *Alice au pays des Merveilles*. Par le biais de la citation d'un passage de ce récit montrant comment Alice est tombée dans le puits des merveilles, on aperçoit l'intention de faire une lecture de deuxième degré du roman de Sylvie Germain. En d'autres termes, cette auteurice invite indirectement le lecteur à substituer à la chute verticale du récit parodié, une chute « en hauteur ». Sur le plan symbolique, cette mise en abyme (récit dans le récit) vise à ce que le lecteur privilégie une posture positive envers la conjoncture défavorable afin de voir des merveilles au sein même du mal. Cet appel participe donc de l'enjeu éthique de ce roman, qui recommande d'adopter un regard embellissant de la vie et de l'univers.

Ce parti pris pour la « rééducation » du regard devient plus intense lorsqu'un extrait de la poésie de Philippe Jaccottet est cité au seuil du roman, comme nous l'avons noté précédemment. Ce poète y affirme en effet que c'est l'âme du sujet regardant qui devrait couvrir le monde regardé de beauté et de lumière. C'est la raison pour laquelle il compare ce

regard à un organe aigu de chasse au bonheur et à la lumière. La finalité de la poésie en particulier et de l'art en général réside selon Jaccottet dans cela. Il assigne ainsi à l'art une mission salutaire. C'est cette mission que l'autrice cherche à mettre en valeur dans son roman, en joignant sa voix à celle de Jaccottet, afin de dépasser la crise du coronavirus. Cette mission s'exprime également dans ce roman à travers des intertextes philosophiques.

#### **4. Enjeux philosophiques**

##### **4.1 Pour un humanisme panthéiste**

Par le biais de l'intertextualité, la romancière s'appuie sur les écrits de certains philosophes pour véhiculer ses propres idées. C'est ainsi qu'en citant Simone Weil en exergue, elle fournit au lecteur la première piste de lecture philosophique de son texte. Elle appelle à travers cette citation, à un humanisme terrestre. C'est-à-dire qu'elle exhorte les lecteurs à instaurer un rapport de fraternité, d'empathie, de solidarité et de philanthropie entre eux. Rapport qui ne cherche aucune justification dans la transcendance ni dans la métaphysique. Et Simone Weil et Sylvie Germain semblent être d'accord sur le principe humaniste de la nécessité de traiter autrui comme un « soi-même » afin de restituer le bien-être et la joie. Cette exigence suppose aux yeux de ces deux écrivaines un changement de regard de l'individu envers ses semblables et envers la nature et le monde.

En affirmant cela, Sylvie Germaine se situe aux antipodes des pensées prônant la transcendance ou donnant des explications métaphysiques à la vie et à l'univers. Seul le monde d'ici-bas semble préoccuper cette romancière. De même, celle-ci s'éloigne sans doute de toute vision manichéiste dans la mesure où elle ne trace pas de frontières étanches entre le bien et le mal. Elle se contente de suggérer des voies de salut, des recettes de sage indiquant des lueurs d'espoir pour réveiller l'homme à la joie et à la félicité terrestre.

Cet humanisme que professe Sylvie Germain est indissociable de sa vision panthéiste. En effet, tout comme Simone Weil, l'autrice de *Brèves de solitude* affirme qu'il faut « reconnaître Dieu dans l'Ici-bas », dans les êtres, la nature, les objets... Bref, dans l'univers.

Autrui. Percevoir chaque être humain (image de soi-même) comme une prison où habite un prisonnier, avec tout l'univers autour. [...] Reconnaître son frère dans un inconnu, reconnaître Dieu dans l'univers. Justice. Être continuellement prêt et qu'un autre est autre chose que ce qu'on lit quand il est là (ou qu'on pense à lui). (Weil, 1988, pp. 133-134)

En réhabilitant donc l'humanisme dans le mode d'ici-bas, la romancière espère nous avoir livré les clés de la chasse au bonheur.

#### **4.2 Pour une philosophie du bonheur**

Le recours à l'intertexte philosophique montre que Sylvie Germaine accorde un rôle essentiel au bonheur. Ce parti pris se manifeste tout d'abord dans son rejet implicite du pessimisme chrétien. C'est en effet en recourant à l'intertextualité picturale que cette opposition entre ce pessimisme et l'optimisme mis en avant par la romancière est mise en évidence. Le choix du tableau de Paul Gauguin, *Le Christ Jaune*, est assez parlant quant à cette intention de substituer à l'image stéréotypée du Christ souffrant, triste et agonisant, un Christ reposé, joyeux et heureux, comme nous l'avons souligné plus haut. C'est dire à quel point cette resémantisation d'un tableau de peinture permet dans ce contexte d'appuyer la visée subversive de ce roman. Laquelle visée se fonde sur le changement requis de la manière d'envisager la vie et l'entourage. C'est ce regard positif qui est susceptible d'embellir les objets qu'on regarde, de les doter d'un nouvel aspect lumineux, au lieu de n'y voir qu'obscurité et malheur. La conversion du regard que recommande cette écrivaine constitue donc l'une des clés de la redécouverte du bonheur. C'est aussi l'un des enjeux philosophiques assigné à ce roman.



Cette philosophie de l'optimisme est perceptible également dans la référence récurrente à la philosophie zen. Celle-ci professe le quiétisme et la quête du bonheur dans la tranquillité de l'âme comme on sait. Cet emprunt se fait d'abord à Ryōkan Taigu, poète japonais et figure emblématique du mouvement zen (Lorreyte, 2020). En reprenant le haïku de ce poète, on veut recommander les préceptes moraux et philosophiques que renferme ce court poème :

« Le voleur

A tout pris sauf

La lune à la fenêtre » (Germain, 2021, p. 64)

C'est un procédé pour conseiller au lecteur simplicité, joie, bonheur et espoir quelles que soient les circonstances. La lune qui reste toujours loin de la portée des voleurs est de fait une allégorie de ce bonheur qui demeure inaliénable.

#### **4.3 La recommandation du retour à la nature**

Une autre tendance philosophique se déduit des idées que véhicule ce roman. Il s'agit d'un appel de retour à la nature. Cette pensée se rapproche en plusieurs points, nous semble-t-il, du propos qui est émis par la médiation de la fiction romanesque de *Brèves de solitude*. Dans cette oeuvre, il est recommandé de reconquérir la nature, de se réconcilier avec ses charmes. Le but est ainsi de réapprendre à apprécier le plaisir que procure la contemplation des paysages et objets. Loin de rester confinés dans une vision utilitaire qui réduit les objets à leur finalité de consommation, on nous conseille de réhabiliter nos sens, de les rééduquer de façon à les rendre plus sensibles au charme de la nature et des objets qui nous entourent.

Dans ce sens, et par rapport à l'usage de l'intertexte philosophique, il est intéressant de noter l'importance qu'accorde Sylvie Germain à citer Martin Heidegger. Ainsi, quand elle

lui emprunte cette citation : « Ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore. » (Germain, 2021, p. 36), elle l'insère dans un contexte narratif qui mérite d'être étudié. En effet, cette citation figure après que Anaïs s'est apprêtée à « penser l'impensé » (Germain, 2021 : 36). Toutefois, le texte ne dit pas ici ce que suggère l'intertexte. Celui-ci renvoie le lecteur au contexte original de cette citation. Ce philosophe appelle en effet à pencher pour une pensée juste. Il entend par là celle qui va à l'encontre de la pensée conceptuelle qui est responsable d'après lui d'éloigner notre pensée de l'être, c'est-à-dire de la vérité (Heidegger, 1973).

Le questionnement de ce philosophe est une occasion que saisit la romancière pour critiquer une certaine posture actuellement assez répandue qui confond la pensée juste avec la conceptualisation. D'après l'autrice de *Brèves de Solitudes*, qui partage la thèse de Heidegger, l'homme moderne est dupe de la pensée conceptuelle dans la mesure où il n'est pas conscient de ce que cette manière n'est pas juste, donc artificielle. De ce fait, elle l'éloigne de la pensée juste, "originnaire" qui seule garantit la vérité car plus proche de l'être. Il apparaît donc que cette citation de Heidegger participe, elle aussi, de cet enjeu philosophique assigné au roman en question en ce sens que se trouve ici remise en question la façon dont l'homme perçoit et sémiotise le monde et son rapport à la Vérité (Heidegger, 1973).

C'est dans cet ordre d'idées que s'inscrit la citation d'un court extrait de la poésie de Philippe Jaccottet figurant avant l'incipit du roman. Cet intertexte se rapporte lui aussi à la question du regard que porte l'homme sur le monde. Comparant le pouvoir du regard avec celui de la langue, ce poète penche la balance du côté du premier. Il fait de ce sens une source considérable de lumière et y reconnaît donc la détermination de la perception du monde. En affirmant cela, Jaccottet rejoint Heidegger en ce sens que tous deux prônent une phénoménologie qui relègue la conceptualisation linguistique au second plan, voire même l'accusent de fausser la vérité, de la brouiller.

## Conclusion

A l'issue de cet article, il convient de rappeler notre objectif de départ. Nous ambitionnons de montrer comment l'emploi de l'intertextualité a servi à Sylvie Germain de véhiculer des principes éthiques et philosophiques dans son roman *Brèves de solitude*. L'analyse de quelques occurrences d'intertextualité nous a permis de faire ressortir en premier lieu la dénonciation de certains maux dont souffrent les individus et la société. Ces maux se rapportent à la relation de l'homme à son corps, avec ses semblables, ainsi qu'avec son environnement. Si l'homme moderne voit son corps se détériorer, état qui s'exacerbe lors du confinement (fragilité, faiblesse, dégradation, bestialité, sensation de saleté, d'infection, etc.), sa relation avec ses semblables est aussi négative. Elle oscille entre indifférence, dénigrement, accusation, animosité, racisme et misanthropie. Quant au regard que l'on porte sur notre environnement, il est teinté de pessimisme et de noirceur.

Comment dépasser ces maux ? La romancière puise dans l'intertexte pour nous livrer des principes éthiques. Nous devons nous réconcilier avec nos corps en retrouvant l'acuité originelle de notre regard et de nos sens. De même, cette résurrection du regard et des sens est susceptible de nous rendre le monde joli, lumineux et vivable. Notre relation avec nos prochains devra, elle, être celle de fraternité, de bonne foi, de générosité et d'empathie. Telles sont les valeurs morales que met en avant cette écrivaine dans ce roman.

En ce qui concerne les enjeux philosophiques qui sous-tendent cette œuvre, ils s'articulent à notre sens, comme nous l'avons vu, autour de trois : préconiser un humanisme panthéiste en rejetant métaphysique et manichéisme et en appelant à instaurer la fraternité dans le monde d'ici-bas ; privilégier une chasse au bonheur ; et finalement, appeler à une réconciliation avec la nature. Ces enjeux philosophiques sont véhiculés par un emploi systématique de l'intertextualité, ce qui montre non seulement les filiations de cette

romancière, qui est essentiellement imprégnée de philosophie, mais la richesse qu'apporte l'interdisciplinarité à la création littéraire.

### Bibliographie

- Bréham, P. (2012), *Le vent du temps qui passe : contes et Haïkus*, Books on Demand.
- Genette, G. (1982), *Palimpsestes (La littérature au second degré)*, Seuil, collection « Poétique ».
- Germain, S. (2021), *Brèves de solitude*, Albin Michel.
- Heidegger, M. (1973), *Qu'appelle-t-on penser?*, traduit de l'allemand par Becker A. et Granel G., PUF.
- Limat-Letellier, N. (1998). Historique du concept d'intertextualité. Dans Miguet-Ollagnier, M., & Limat-Letellier, N. (Eds.), *L'intertextualité*. Presses universitaires de Franche-Comté. Consulté le 15 juin 2022 sur : <http://doi.org/10.4000/books.pufc.45>
- Lorreyte, C. (2020), *8 personnalités bouddhistes de la méditation*, Christophe Lorreyte, Consulté le 3 juin 2022 sur : [shorturl.at/djqZ6](http://shorturl.at/djqZ6)
- Van Nuijs, L. (2022, 4 octobre), Notice intertextualité, Lexique Socius, Consulté le 20 octobre 2022 sur : [shorturl.at/gjqJ6](http://shorturl.at/gjqJ6)
- Weil, S. (1988), *La pesanteur et la grâce*, Librairie Plon.